



Nos jolies rivières L'ARROUX

Cette fille du vieux Morvan, l'on débat encore pour savoir s'il faut comprendre : Mor-ven, noire montagne, subit à n'en pas douter l'attrait d'horizons plus éclatants, plus riches de lumière. Il semble que la Méditerranée l'appelle... A peine est-elle sortie de terre, la voici qui court vers le sud. Les vieilles pierres, les temples romains, les ponts et les portes d'Autun, tout poudreux de soleils éteints, offerts à l'enfant vagabonde le mirage d'un Midi lumineux qu'elle n'atteindra jamais. Ainsi de bien des rêves de jeunesse. Ainsi de bien des espoirs au fil du courant.

Et ce destin marqué nous rend plus chère la douce naiade aux yeux d'argent.

L'arroux. Aux premiers instants de sa course, au sortir des étangs et des bois d'Arnay-le-Duc, déguisé en rû champêtre, notre aventureuse se plait à folâtrer sous les vermes, à sauter d'un caillou à l'autre, à cascader gentiment. Ce sont jeux permis sur ces pentes où l'eau chante et rit de partout. Plus tard, la Dree et le Ternin l'ayant rejointe, sans compter quelques autres « tributaires », la rivière élargit son cours et s'étale de façon plus généreuse, plus sûre d'elle-même. Prestige d'une époque souveraine. Est-ce le noble passé d'Autun qui l'incite à répudier ses insouciances premières ? Très digne et paisible à présent, à défaut de vraie

Par une belle journée d'été, peu de lieux sont plus agréables. Quel bain de verdure et de fraîcheur, quel délassément. Aussi les promeneurs accourent-ils nombreux. De Sanvignes, de Montceau-les-Mines, du Creusot. Le désir de taquiner le goujon n'est qu'un prétexte aussi de se vautrer dans l'herbe, sous la saulaie, en mâchonnant des pâquerettes. On s'est étendu sur le dos, les yeux mi-clos. Là, devant soi, le bouchon flotte. On fait un peu comme lui, on laisse aller sa pensée, on perd la notion du temps.

Est-ce rêverie ou ressouvenir ? Sans que vous sachiez trop pourquoi, sans que le décor ait changé, voilà soudain qu'une autre époque, ancienne déjà, refait surface. Au bord de ce pré où vous parez, une petite locomotive a surgi, courtaude, noire, fumant à gros flocons : la locomotive du « tacot », suivie de ses trois ou quatre wagons.

Un grondement prolongé trouble l'air assoupi. Un coup de sifflet retentit, qui voudrait être péremptoire. Mais ni le grondement, ni le coup de sifflet ne dérangent le vol des moucheron et des papillons au-dessus des herbes, la danse rituelle des libellules au bord de l'eau, la somnolence du bétail rassemblé au flanc des « bouchures », le perpétuel frissonnement des peupliers. Tout reste calme et paisible.

Le MORVAN

JUIN 1976

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

AVEC CÉLINE... ...DANS LA FORÊT MORVANDELLE

En cet hôpital où je suis venu faire soigner mes yeux, une vieille dame, est passée, distributrice de lecture pour les malades. En voyant mon choix se porter sur un bouquin déjà jauni dans un coin de son éventaire, aux nombreuses couvertures bariolées, la vieille dame a un mouvement de surprise qu'elle explique :

— Depuis que cet ouvrage figure dans ma collection, peu de personnes l'ont emprunté, et, aucune d'elles n'a poussé la lecture du livre au-delà de la vingtième page comme l'atteste le non découpage de la suite.

J'essaie de grimacer un sourire obstiné. Et, presque sans arrêt, durant la plus grande partie de la nuit, en dépit de ma vue malade, j'ai devoré ce livre vraiment extraordinaire.

Est-ce un roman, comme le titre l'indique, autobiographique en tout cas (et le moi n'y est jamais absent), une chronique sociale d'un grand moment de l'histoire, avec des fresques de cauchemar, parfois des notations fixées à l'humour noir ? Tout cela traité dans un style épique d'un lyrisme volcanique avec comme toile de fond cette période inouïe où l'humanité a réalisé cette opération inimaginable : la désintégration de la matière, et se pose avec une perplexité angoissée la question : est-ce la fin de l'espèce, par une troisième guerre mondiale ou l'élément inespéré de survie par la mise à sa disposition d'une source inépuisable d'énergie ?

Pour synthétiser de façon simple le fil conducteur de ce livre et son contexte : c'est la fin de vie de cet immense écrivain maudit que fut Louis-Ferdinand Céline.

Dès le début de l'aventure, l'auteur qui s'est compromis durant les années noires de l'occupation par sa sympathie à l'égard de l'ennemi, est expédié avec le maréchal Pétain et son entourage dans un château d'Outre-Rhin, pour y attendre, dans l'angoisse, le déroulement des événements. Pas pour longtemps : les troupes alliées, après avoir libéré la France, envahissent l'Allemagne. C'est la fuite éperdue. L'écrivain maudit, déboussolé, qui s'enfuit vers le Nord, où il trouvera asile au Danemark, où on lui offrira, en guise de château, une prison sordide où il passera des années affreuses.

Le châtimant a été lourd. Est-ce

Je termine l'ablation d'un petit kyste, quand ma gouvernante vient me souffler à l'oreille : « Un médecin de Clichy voudrait avoir un entretien avec vous ».

Pourquoi depuis toujours ai-je pris le réflexe mental de mêler les personnages de mes lectures à ceux de ma vie quotidienne ? Pour lors, je vois entrer Quasimodo. Pas tellement à cause de son comportement physique que caractérise un soupçon de gibbosité que par son visage tourmenté de clown tragique échappé d'une toile de Rouhault que devorent des yeux emplis d'une tristesse torturée.

— Mon cher confrère, asseyez-vous, je vous prie.

— Mon vieux, je n'aime pas beaucoup ce mot-là, sans doute à cause du préfixe, appelez-moi Ferdinand.

Il me voit médusé, prend une voix grave presque prédicante.

— Excuse ma familiarité. J'ai 37 ans, mais je porte en moi, par chromosomes interposés, depuis deux milliards d'années, bien avant nos ancêtres, les grands sauriens, la douleur du monde. Depuis qu'est apparue, sur notre planète maudite, cette saloperie qu'on appelle un système nerveux central.

La tirade est terminée. Il ne récède point, il ne recouvrera plus. Durant les trois journées qui vont suivre et qu'il passera presque constamment en ma compagnie, il est parfois comme un administrateur de compagnie rendant des comptes, mais le plus souvent, tel un poète d'un romantisme

avoir perdu son amertume. Il sourit, il exhulte presque et s'exclame : « Quel admirable pays. Et pourtant, on croit retrouver là, une journée de création du monde ».

Et pourtant, bientôt, il me parle avec volubilité de la grande question qui obsède sa vie : son grand livre écrit, durant de longues journées, comme dans un état second, avec une exaltation, une ferveur passionnée. Il ne doute pas une seconde que le succès en sera éclatant. Il est patronné par Léon Daudet, le prince des critiques, dont l'influence dans le monde littéraire est souveraine, et qui a déclaré : Depuis Rabelais, il n'y a pas eu en France de créateur aussi grandiose que vous. Vous allez révolutionner la littérature contemporaine.

Comment ne pas exalter par de telles paroles, un écorché vif, un être vif dont le système nerveux possède un tel pouvoir de vibration ?

Puis tout à coup, Louis-Ferdinand Céline devient songeur, presque mélancolique. Je veux te raconter, dit-il, une toute petite histoire de voyage, très récente, qui m'est arrivée hier, alors que je m'apprêtais à venir te rejoindre. Je n'ai jamais possédé de voiture personnelle, j'avais à Nevers, pris l'autobus en partance pour Château-Chinon. J'étais à peine installé quand deux dames sont venues s'installer derrière moi. Je n'osais pas me retourner, d'abord pour ne pas être indiscret et parce qu'une crise de torticolis me rendait la chose impossible. Je ne fus donc pas en mesure de voir leurs visages et n'entendis que la voix de l'une d'entre elles, l'autre ne faisant qu'acquiescer au long monologue de sa compagne. J'entendis donc l'extraordinaire soliloque proféré pendant plus d'une heure par cette dernière. Ce soliloque fut déclame, pourrais-je dire, si ce mot ne comportait pas comme une sorte d'artifice, alors qu'il était spontané comme un long cri

d'une heure dérouler son récit. Mon Dieu, qu'elle est laide. La hideur spéciale, il faut bien le dire, à certaines Juives à l'approche de la ménopause.

La voix humaine est la plus merveilleuse chose du monde : de la matière qui devient peut-être de l'âme, en tout cas, un élément de spiritualité pure. C'est peut-être la première fois que je constate que la voix était seulement messagère d'un au-delà du corps humain sans être, au même temps, le miroir de ce corps. Mais maintenant que je suis de snag-froid, combien je regrette de n'avoir pas lancé mon appel comme un S.O.S. à cette femme inconnue, qui d'une marche un peu chancelante s'est éloignée avec son amie.

Pauvre Céline. Comme il avait raison de parler aussi car s'il avait joint, d'une façon ou d'une autre, le destin de cette femme énergique et dévouée à sa propre destinée, que de vicissitudes ne se serait-il pas sans doute épargnées.

J'ai tenu à noter cet épisode, raconté par le grand écrivain, lors d'une randonnée par la forêt morvandelle parce qu'il est révélateur de l'identité morale profonde du personnage.

Cet aphorisme : le style c'est l'homme, n'est nullement valable, appliqué à un être d'humeur tourmentée et de passion toujours si virtuellement explosive, comme était l'homme dont je vous entretiens. Il n'était que par décharges psychologiques souvent traditionnelles, un imprécateur, un vociférateur, à la méchanceté purement verbale et déclamatoire. En réalité, c'est un spécimen humain dans la construction morale duquel la tendresse, le besoin de servir et l'amour du prochain tenaient une large place.

Je n'ai jamais revu Louis-Ferdinand Céline, après son petit périple morvandiau. Peu de temps

DIGNITÉ

Je prends tout ce qui m'est donné
Et même ce qui ne l'est pas.

Je donne tout, et même ce
Qu'on ne pourra jamais me prendre.

Je rendrai tout :
Le lait, le sang
Sueur et larmes
Mots et silence.

Je rendrai tout
Jusqu'à la vie
Jusqu'à la lie.

Je rendrai tout
Intact,
Mais pétri, scellé en tous points
De l'impact de ma lumière.

Nicolas DEMET.

Je suis toujours en quête cependant du même illusoire horizon, la voici qui poursuit sa route à travers des paysages de nature un peu différente, plus riches de sol, de seve et de végétation, et en même temps plus dégagés.

Hésitante encore, parfois, comme au seuil d'une autre aventure, bientôt elle fait son entrée au pays herbeux. Adieu le Morvan et ses rûs. Adieu les agrestes collines, les ravins, les rochers moussus, les genêts et les digitales, adieu les petits chênes tors dont son eau vive dispersait, comme de minuscules nacelles, les capules de glands desséchés.

Désormais, sa vallée la guide. Elle cherche moins à s'évader. Cheminant sans trop de hâte, mirant dans ses eaux attentives tous les frémissements et toutes les clartés du ciel, elle apporte sa fraîcheur aux terres avoisinantes, dont le décor, en contre-partie, lui fait comme une parure nouvelle. Des arbres et des buissons, d'un vert plus soutenu, plus joyeux, des champs cultivés, des jardins, de beaux pâturages. Hormis, dans un instant, un dernier saut de chèvre entre les roches du Gourmandou, plus question pour elle de folâtreries. La vagabonde connaît à présent sa mission. Désormais, elle est la rivière, la bonne rivière fertilisante, la nourrice, la pourvoyeuse, la divinité bienfaisante par qui la rive est plus aimable, les herbages plus riches, le bétail plus abondant et de meilleure qualité.

Et le peuple reconnaissant élève des arcs de triomphe à sa bienfaitrice, même s'il ne s'agit que de ponts, organise des fêtes en son honneur, on les nomme concours de pêche, et d'Etang jusqu'à la Loire, toute la vallée vit de sa vie.

Est-il possible d'imaginer vie plus riante, vallée d'aspect plus charmant ? Les oasis n'ont pas cette fraîcheur. En tous lieux, l'herbe foisonne, drue, serrée, quasi crépelee sous le vent. Le sol est comme submergé par cette longue vague moutonnante, et, depuis les crêtes un peu bleutées du lointain, tout le paysage est d'un vert diffus, moelleux, nuancé par endroits de taches plus sombres ou de luisances aux reflets dorés. Ailleurs, c'est une brume légère qui baigne la prairie tout entière. Il semble que, filtrant à travers le frêle tissu de chaque brin d'herbe, l'eau souterraine gagne l'air libre et s'évapore, déposant au passage une infinité de gouttelettes précieuses, dans une lumière rajeunie par tous ces baisers mouillés.

Je passe là-bas dans votre songerie-souvenir, ce petit train cahotant, brimballant, n'est-ce pas l'image du train-train des jours, du monotone et morne train de l'existence ? Bah. Laissez-le s'éloigner dans l'espace et dans le temps. Demeurez-là où vous êtes. Là, sur l'herbe, devant l'eau claire de la rivière, demeurez à savourer l'heure qui, doucement, coule et fuit comme l'onde sur les cailloux. Prolongez votre rêverie. Goûtez le bonheur présent. La lumière joue avec le flot. Mille délicats fils d'argent emprisonnent les roseaux dans leur fragile dentelle, laissant croire à la présence de quelque fée malicieuse, la fée des eaux, assurément, dissimulée en cet endroit. O rivière ensorceleuse. Révez encore, gens de la ville. Le val est parsemé d'azur. Un vent léger courbe les herbes. Le flot murmure. Laissez-vous prendre à l'enchantement.

Georges RIGUET

A la mémoire de Mgr LEMAITRE

Le 27 mai dernier, en l'église d'Onlay où il fut baptisé et où il aimait revenir chaque année, une messe du souvenir a été dite en l'honneur de Mgr Lemaître, archevêque de Carthage, primat d'Afrique. Une assistance nombreuse participait à cet hommage où M. le préfet de la Nièvre s'était fait représenter par M. le sous-préfet de Château-Chinon. Plusieurs membres de l'Académie du Morvan entouraient le docteur Olivier, chancelier perpétuel.

A l'issue de la messe, M. Julien

Daché rappela avec talent et sensibilité la carrière de ce grand prélat morvandau auquel il a consacré une plaquette qui peut encore être souscrite au prix de 13,40 F, franco port.

Reglement par chèque bancaire à l'ordre de l'Académie du Morvan, ou par C.C.P. à l'ordre du Crédit Lyonnais, agence de Château-Chinon (C.C.P. 756.81 Orléans), en spécifiant au dos, dans les deux cas : « Un grand prélat morvandau ».

Nous sommes au cœur de l'été, la période des métamorphoses ardentes, au cours du cycle des saisons. Après le sacre du printemps, la symphonie dorée des genêts, celle immaculée des fleurs d'acacias, c'est la phosphorescence des châtaigniers dont les coques éclatent à l'instar de petites boules de soleil, réverbèrent une étonnante lueur comme tamisée par un filtre d'acier bruni.

Céline paraît, pour un temps.

l'été. Pas un mot d'argot. Pas une phrase équivoque. J'éprouve presque toujours l'impression de vivre avec lui comme une sorte de Gérard de Nerval revenu parmi nous.

Il est venu me voir pour m'entretenir des enfants d'une colonie de vacances dont il a conjointement avec moi la responsabilité, en tant que médecin du dispensaire de Clichy. Il s'appelle le docteur Destouches. Il est aujourd'hui le plus obscur des hommes, mais d'ici peu son nom sera illustre affirme-t-il imperturbable. Il sera, sans doute, devenu le plus grand écrivain de l'époque. Dès l'apparition d'un livre extraordinaire intitulé « Voyage au bout de la nuit » écrit sous le pseudonyme de Louis-Ferdinand Céline.

Durant tout le repas que nous prenons chez moi, il m'entretient de questions de service avec une méticulosité, une compétence exemplaires.

Après nous sommes partis pour une longue promenade à travers la forêt qui, comme maintenant, de tous côtés, monte à l'assaut de la petite capitale de notre vieux pays.

A cette époque lointaine, la forêt feuillue morvandelle est toujours ce qu'elle n'a jamais cessé d'être au cours de l'histoire, une héraïde infiniment bénéfique pour tout l'hexagone français. Maintenant, elle est devenue, en grande partie, germanisée, asservie par des affairistes étrangers qui veulent en faire une vaste sapinière pour réaliser, par cette substitution de forêt d'importants dividendes, quitte, pour cela à vietnamiser le pays, avec des pesticides pulvérisés par des hélicoptères.

Nous sommes au cœur de l'été, la période des métamorphoses ardentes, au cours du cycle des saisons. Après le sacre du printemps, la symphonie dorée des genêts, celle immaculée des fleurs d'acacias, c'est la phosphorescence des châtaigniers dont les coques éclatent à l'instar de petites boules de soleil, réverbèrent une étonnante lueur comme tamisée par un filtre d'acier bruni.

Céline paraît, pour un temps.

man, au bout de la nuit. Ce livre fut un événement mondial et ce ne sont pas seulement les écrivains de l'école existentialiste avec J.P. Sartre qui l'ont porté aux nues, car il est fait du constat de l'absurdité totale du monde et ils ont trouvé en lui un aliment idéologique qui n'a pas cessé de les nourrir.

Le plus grand écrivain classique contemporain, Maurice Genevois, me disait un jour : C'est le cri le plus insoutenable, jeté à la face du ciel par une voix humaine. C'est le livre le plus pathétique de notre époque. Cette gloire sans précédent, Céline n'a pas voulu la monnayer ni la conserver, il l'a, comme a plaisir, gâchée, détruite. Les années qui suivirent il les a consacrées à écrire des livres d'inspiration politique, où sont attaqués les communistes, les Juifs et qui fait un éloge ahurissant d'Hitler que tous les Français considèrent à juste titre comme une véritable bête fauve. On connaît la fin de ce destin tragique. Je vous ai indiqué le dernier livre écrit par l'écrivain, plus beau encore que le « Voyage », toujours est-il que le grand Céline est mort comme un martyr et comme un saint. La légende veut que l'auteur, d'« Un château l'autre » soit parti dans l'autre monde en récitant le poème de Beaudelaire : Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance, comme un divin remède à nos impures.

Pour traiter du personnage et de la vie de Louis-Ferdinand Céline, il aurait fallu la matière d'un livre qu'évidemment je n'écrirai pas. Marcel Barbotte a mis à ma disposition « La page du Morvan » qu'il ordonne avec soin et amour. Qu'il en soit remercié. Et ben soit notre vieux pays pour le refuge compatissant et bénéfique qu'il donna au grand écrivain comme une oasis dans le déroulement de sa vie tumultueuse.

Docteur Léon BONDOUX.

Aussitôt ma décision fut prise. Tout à l'heure, quand l'autobus s'arrêtera, j'offrirai à la comtesse de devenir ma collaboratrice. J'en aurai besoin, avec la correspondance que déterminera la parution de mon livre. Je te jures qu'aucune pensée érotique ou même sentimentale ne s'est glissée en mon esprit quand m'est venue l'idée d'offrir à la belle veuve, un emploi de secrétaire. Mais le lourd véhicule a stoppé, assis près du chauffeur, je descends pour laisser passer les deux femmes assises derrière moi. Je peux les deviner, je n'ai d'yeux, bien sûr, que pour celle dont j'ai entendu plus

Pendant la période des vacances, nos « page du Morvan » de juillet et août seront bloquées en une seule, qui paraîtra fin août.

au bout de la nuit. Ce livre fut un événement mondial et ce ne sont pas seulement les écrivains de l'école existentialiste avec J.P. Sartre qui l'ont porté aux nues, car il est fait du constat de l'absurdité totale du monde et ils ont trouvé en lui un aliment idéologique qui n'a pas cessé de les nourrir.

Le plus grand écrivain classique contemporain, Maurice Genevois, me disait un jour : C'est le cri le plus insoutenable, jeté à la face du ciel par une voix humaine. C'est le livre le plus pathétique de notre époque. Cette gloire sans précédent, Céline n'a pas voulu la monnayer ni la conserver, il l'a, comme a plaisir, gâchée, détruite. Les années qui suivirent il les a consacrées à écrire des livres d'inspiration politique, où sont attaqués les communistes, les Juifs et qui fait un éloge ahurissant d'Hitler que tous les Français considèrent à juste titre comme une véritable bête fauve. On connaît la fin de ce destin tragique. Je vous ai indiqué le dernier livre écrit par l'écrivain, plus beau encore que le « Voyage », toujours est-il que le grand Céline est mort comme un martyr et comme un saint. La légende veut que l'auteur, d'« Un château l'autre » soit parti dans l'autre monde en récitant le poème de Beaudelaire : Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance, comme un divin remède à nos impures.

Pour traiter du personnage et de la vie de Louis-Ferdinand Céline, il aurait fallu la matière d'un livre qu'évidemment je n'écrirai pas. Marcel Barbotte a mis à ma disposition « La page du Morvan » qu'il ordonne avec soin et amour. Qu'il en soit remercié. Et ben soit notre vieux pays pour le refuge compatissant et bénéfique qu'il donna au grand écrivain comme une oasis dans le déroulement de sa vie tumultueuse.

Docteur Léon BONDOUX.

PRIX LITTÉRAIRE DU MORVAN

Fondé en 1960, à l'initiative de Henri Perruchot, Tristan Maya et Marcel Barbotte, le prix littéraire du Morvan est, depuis 1963, discerné tous les deux ans, tour à tour dans une localité de la Nièvre, de Saône-et-Loire, de Côte-d'Or et de l'Yonne à toute œuvre littéraire en vers ou en prose, qui concerne le Morvan ou les contrées limitrophes de ce vieux bastion adieu, étant précisé que le jury tiendra compte de la qualité d'ambassadeur de ce livre. Pour la dixième fois, il sera discerné cette année le 23 juillet, au Creusot.

Répondant à un désir formulé dès 1973, et au souhait exprimé

plus récemment par l'unanimité des membres du jury, l'Académie du Morvan a accepté d'apporter son autorité morale et son concours effectif à ce prix, lui conférant ainsi une plus large audience et un plus grand prestige. Elle sera, des cette année, présente aux délibérations du jury qui comptait déjà douze académiciens du Morvan en son sein, auxquels viendront s'ajouter M. le docteur Olivier, son chancelier perpétuel, et M. Jean Severin, conseiller littéraire de l'Académie, lauréat du prix, en 1970. Quatre œuvres sont actuellement soumises à son application.

ÉCHOS ET NOUVELLES

● Notre collègue le peintre Jacques Thévenet a présenté à la galerie du Mas Théotime, à Fontainebleau, une quarantaine de dessins, aquarelles et peintures. Une exposition de qualité qui a remporté un large succès.

● Curé d'Entrains-sur-Nohain, l'abbé Baudiau, érudit nivernais, publiait en 1879 une histoire de cette localité, aujourd'hui introuvable. A la demande de nombreux Nivernais, la réédition de « L'Histoire d'Entrains » a été décidée et une souscription est ouverte, le prix de l'ouvrage, à tirage limité, étant fixé à 140 F. S'adresser à la

Maison de la Presse, à Entrains.

● M. Marcel Vigreux, directeur des Etudes scientifiques au parc régional du Morvan, demande aux membres de l'Académie de lui signaler toutes publications ou ouvrages dont ils seraient les auteurs et qui concernent le Morvan, cas ouvrages étant susceptibles de prendre place dans la bibliothèque du parc, qu'il a également mission d'organiser.

● Une sortie d'automne de l'Académie du Morvan est envisagée pour le samedi 2 octobre, à Nevers. Nous en reparlerons en temps voulu.

Floralies champêtres

Le bouton d'or

Renoncule je suis, mais bouton d'or me nomme,
Dès l'aube du printemps je fleuris le chemin ;
Si je suis fier, dit-on, c'est pour que je me donne
Je hausse ma corolle à portée de la main.

Le trèfle

Petite herbe des prés, j'adore la lumière,
Et je m'ouvre au soleil dès que vient le matin ;
Je n'aime pas le froid, et je suis la première
A replier, le soir, mes ailes de satin.

Le myosotis

Petite croix bleutée avec ma tache blanche
Je parseme le pré comme un grand canevas
Ami, cueille-moi donc une bien belle branche
Afin que tu la donnes et qu'on ne t'oublie pas.

La lobelie

Petite plante grêle à la feuille lobée,
Je me plais dans le roc et dans la terre rude,
Parfois, dans un massif, d'autres fleurs enrobées
Resplendit ma corolle d'un bleu des mers du sud.

JOSEPH PETIT.